

Le théâtre et la mémoire collective

Daniel Latouche

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Latouche, D. (1989). Le théâtre et la mémoire collective. *Jeu*, (50), 206–207.

le théâtre et la mémoire collective

Dans un pays dont la devise est «Je me souviens», croyez-vous que le théâtre nourrisse la mémoire collective?

Professeur-chercheur à l'Institut national de la recherche scientifique (I.N.R.S.), Daniel Latouche se spécialise en questions culturelles urbaines, étudiant les rapports entre Ville et Culture. Il tient une chronique au journal *Le Devoir*.

Encore faut-il que cette mémoire existe et serve à quelque chose! On a toujours la mémoire qu'on mérite.

Il ne faut pas confondre mémoire et souvenir. D'accord, au Québec, nous avons les anniversaires faciles, un peu trop même. En 1988, ce furent successivement la mort de René Lévesque¹, la fondation du Parti québécois², le 25^e anniversaire de la Cinémathèque et de la Place des Arts, sans compter le centenaire de Magog et les cinquante ans d'Agropur.

Cette année, ce sera les 150 ans de l'arrivée de Lord Durham, les trente ans de la mort de Duplessis. Et l'année prochaine: les dix ans de la défaite référendaire. Ce qu'on va se déprimer!

Le théâtre se prête mal à ce jeu de commémorations. On pourrait donc dire qu'il ne contribue guère à notre mémoire. Mais c'est peut-être tant mieux ainsi. Venir ajouter à une mémoire de défaites, de disparitions et d'échecs n'a rien de très séduisant.

Le théâtre demeure en marge, pas trop loin tout de même, de ces points de repère qui jalonnent un passé qu'on s'empresse de remplir comme pour se convaincre qu'il existe vraiment.

Nous avons une mémoire de salon funéraire. Triste sans aucun doute, mais aussi incapable de se prendre au sérieux. Comme les ordinateurs, le Québec a une mémoire virtuelle, qui s'efface facilement et qui se reconstruit tout aussi aisément. C'est une mémoire qui en a vu d'autres et que rien ne peut impressionner pendant longtemps.

Le théâtre, c'est la célébration de l'éphémère et d'une magie qui s'impose à elle-même le défi du renouvellement. Rien de certain, rien d'établi avec le théâtre. Il y a toujours le texte, mais la représentation n'a de sens que si elle s'inscrit dans le présent.

1. Survenue le 2 novembre 1987. N.d.l.r.

2. La fondation remonte à 1968. N.d.l.r.



Jean Perraud dans *Un pays dont la devise est je m'oublie*, de Jean-Claude Germain, Théâtre d'Aujourd'hui, 1976. Photo: Daniel Kieffer.

Et comme s'il voulait à tout prix échapper à tout encadrement trop rigide, le théâtre — notre théâtre surtout — s'invente des stratagèmes pour cacher ses origines: création collective, improvisation, etc. Et puis nous n'avons toujours pas de Théâtre National. Faut-il vraiment s'en plaindre, surtout que nous avons déjà nos classiques?

Notre théâtre n'a pas d'autre mémoire que la sienne. On vient de fêter *les Belles-Soeurs*, mais c'est surtout l'incroyable succès du duo Brassard-Tremblay qu'on a célébré. Et ce n'est pas le seul succès. Celui de *Broue* témoigne de la diversité d'une offre théâtrale qui se suffit à elle-même et qui n'a que faire des commémorations. Notre théâtre poursuit tranquillement son dialogue avec l'universel et l'étranger. Il est toujours prêt à recommencer.

On traduit, on adapte, on monte et on remonte une pièce. On ne peut que doubler un film, ou, pis encore, en colorier les personnages. Le théâtre, c'est notre seule célébration de l'instant présent dans ce qu'il a de plus fugitif. Sans théâtre, la fuite en avant dans un imaginaire individuel et collectif est impossible. Et pourquoi ce droit à la fuite et à l'éternel recommencement nous serait-il interdit?

Lorsque *Jeu* célébrera son centième numéro, de quelle pièce fêterons-nous l'anniversaire? D'aucune, espérons-le!

daniel latouche